

Sur Michel Leiris

Une grâce miraculeuse

par Claude Lévi-Strauss

En octobre 1990, le père de l'ethnologie moderne rend hommage à son collègue du Musée de l'Homme

Le Nouvel Observateur. – *Quand avez-vous connu Michel Leiris ?*

C. Lévi-Strauss. – Il me semble que je l'ai connu lors de mon premier retour des Etats-Unis, pendant l'hiver 1944-1945, avant que je ne reparte pour New York comme conseiller culturel.

N. O. – *Vous êtes devenu très ami avec lui.*

C. Lévi-Strauss. – Oui, à partir de 1948, quand je suis revenu en France pour de bon. J'ai été sous-directeur du Musée de l'Homme, où il travaillait depuis longtemps, et j'ai donc été en rapport régulier avec lui. Et puis, nous nous voyions beaucoup en dehors de nos activités professionnelles.

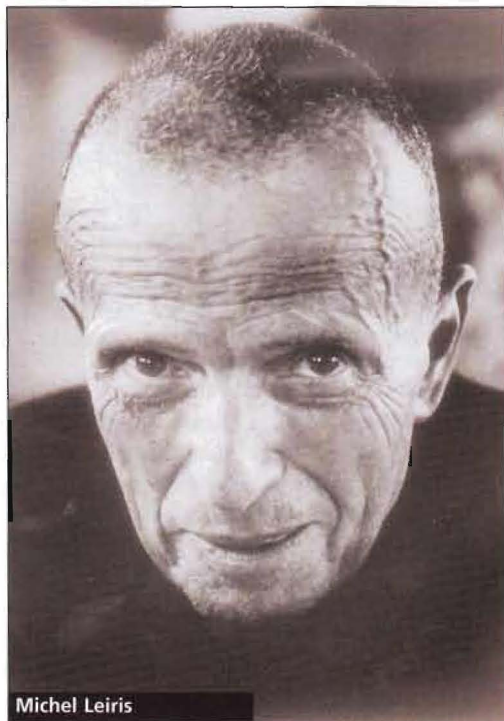
N. O. – *Votre amitié avec Leiris ne s'est jamais rompue.*

C. Lévi-Strauss. – Nous avons été amis jusqu'à la fin. Il y a même une chose assez curieuse et qui m'a touché : il ne m'a jamais tenu rigueur d'être entré à l'Académie française. Alors qu'il l'aurait pu : c'était vraiment contraire à tout ce à quoi il croyait, à tout ce qu'il pensait. Mais cela n'a pas altéré nos rapports.

N. O. – *Il est vrai que, politiquement, il était plus proche de Sartre que de vous.*

C. Lévi-Strauss. – Oui, mais nous ne parlions jamais de politique. Leiris était un personnage extrêmement complexe et il y avait chez lui ce que j'appellerai un conformisme. Il ne faut pas oublier que cet homme, qui a fait une œuvre tout à fait subversive, vivait en grand bourgeois.

N. O. – *Il y a un texte de Leiris, « Racisme*



Michel Leiris

« Michel Leiris ne m'a jamais tenu rigueur d'être entré à l'Académie française. Alors qu'il aurait pu : c'était contraire à tout ce à quoi il croyait, à tout ce qu'il pensait. »

et civilisation » (1951), qui est très proche de ce que vous avez écrit dans « Race et histoire » (1952).

C. Lévi-Strauss. – Ces textes nous ont été commandés par Alfred Métraux, qui était alors à l'Unesco. Leiris et moi avions la même orientation devant ces phénomènes. Nous partagions un même « relativisme cultu-

rel ».

N. O. – *En 1956, il a écrit une longue étude sur « Tristes Tropiques ».*

C. Lévi-Strauss. – C'est un très bel article. Mais là, on sent très bien la divergence

politique. Il fait des réserves sur mon refus de m'engager.

N. O. – *Quel regard portez-vous sur son œuvre ethnologique ? Sur « L'Afrique fantôme », par exemple ?*

C. Lévi-Strauss. – Je crois que je ne rangerais pas « L'Afrique fantôme » dans son œuvre ethnologique. C'est plutôt le pont entre son métier d'ethnologue et son œuvre littéraire. Son œuvre ethnologique, elle est dans son grand livre sur « la Langue secrète des Dogons », dans ses travaux sur la possession en Ethiopie, à Haiti et dans les Antilles françaises. Il serait très intéressant de faire une comparaison soignée entre la façon dont il a écrit « la Règle du jeu » et la façon dont il faisait de l'ethnologie. Parce que, en réalité, c'est presque la même chose : cette même rigueur, ce côté ascétique, cette volonté de restituer le réel sans concession... Son livre sur « la Langue secrète... », c'est vraiment ce qu'on peut faire de plus ardu, c'est de la haute érudition en même temps que de la haute observation. Et son œuvre littéraire, il l'a faite avec des fiches, comme nous faisons de l'ethnologie.

N. O. – *Avez-vous ressenti de l'émotion en lisant « la Règle du jeu » ?*

C. Lévi-Strauss. – Une émotion essentiellement littéraire. Car ce travail à quoi il s'est appliqué toute sa vie, de s'observer soi-même, seconde après seconde, d'enregistrer les moindres détails de sa vie, ce ne serait pas très intéressant s'il n'était pas un grand écrivain. Mais c'est un très grand écrivain. Quand on lit une page de Leiris, on est tout de suite frappé par cette écriture sinueuse, qui ne craint jamais les incidentes, les parenthèses, et qui arrive toujours, par une sorte de grâce miraculeuse, à retomber sur ses pieds.

Dans l'écriture de Leiris, il y a quelque chose qui ressemble à Chopin. Mais je ne sais pas s'il aurait aimé la comparaison.

N. O. – *Comment définiriez-vous Michel Leiris, ce personnage complexe que vous évoquiez tout à l'heure ?*

C. Lévi-Strauss. – Je suis tombé par hasard, hier soir, sur une phrase où il parle d'Alfred Métraux. Et il dit : Métraux est « ce que j'appelle un poète. J'entends par là non point tellement quelqu'un qui écrit des poèmes, mais quelqu'un qui voudrait parvenir à une absolue saisie de ce en quoi il vit et à rompre son isolement par la communication de cette saisie ». Ne trouvez-vous pas que cela s'applique parfaitement à Leiris lui-même ?

PROPOS RECUEILLIS
PAR DIDIER ERIBON